

Estocade Cacharel

Marie-Ève Fortin

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, M.-È. (2013). Estocade Cacharel. *Moebius*, (137), 109–115.

MARIE-ÈVE FORTIN

Estocade Cacharel

Papa était un sale type. Pas le genre à mettre des gants blancs ni à se préoccuper de la bienséance. Les gens qui marchent droit à s'en péter les bretelles, ça lui tapait sur les nerfs. S'il avait le malheur de tomber sur la Bombardier en zappant, on en avait pour des heures avant qu'il ne se calme le pompon. Son cou et sa poitrine devenaient rouge vif et il se levait toutes les trente secondes de son La-Z-Boy pour lancer une imprécation à l'intention de la télévision, des murs, des voisins, du premier ministre, de l'univers et de tous ceux qui se trouvaient à portée de voix, soit moi et ma mère. Ses crises logorrhéiques pouvaient nous permettre d'entendre des perles du genre : « Ça se peut-tu se prendre pour le trou de cul du monde comme ça ? Eille, la chiante, commence par parler comme tout le monde pis on va t'écouter si t'as de quoi à dire. » Le tout nourri par une haine viscérale dont nous avons depuis longtemps renoncé à comprendre les motivations profondes. Le plus beau cadeau que j'aie reçu fut un gros casque d'écoute anti-bruits ambiants offert par ma marraine pour mon quinzième anniversaire.

Il s'était installé dans un petit appartement à Montréal après que ma mère l'eut finalement laissé, lasse de ses cuites mémorables qui lui servaient de prétexte pour fracasser tout ce qui était fragile dans la maison. Il lui arrivait aussi de venir m'engueuler pour rien, dans ma chambre, lorsque ma mère était absente. Et, lorsqu'elle revenait de ses courses ou de sa soirée de bridge entre filles, elle nous trouvait tous les deux hagards, prêts à nous entretuer. Lui seul savait comment me faire sortir de mes gonds.

Les dernières années de sa vie, il les avait donc passées dans la grande ville, vieillissant, rapetissant, grossissant, l'esprit de plus en plus embué par l'alcool qu'il ingérait du matin au soir, le jugement de plus en plus défaillant, le caractère de plus en plus grossier. Avant qu'il ne soit hospitalisé, je l'accompagnais à l'épicerie chaque semaine pour m'assurer qu'il ingurgite autre chose que de la pizza commandée au resto. Voûté, se cramponnant au panier à roulettes comme s'il s'agissait d'une marchette, il n'accordait pas le moindre regard aux milliers de produits dont les emballages rivalisent d'ingéniosité pour capter l'attention des humains en quête de nourriture. Il se contentait de fixer le vide devant lui et de répondre à mes questions sans hésitation.

— Qu'est-ce que tu veux pour déjeuner ?

— Des Corn Flakes.

— Pour dîner ?

— Des hamburgers steaks.

— Pour souper ?

— Du spaghetti à la soupe aux tomates.

— Pour dessert ?

— Du Jell-O à l'orange.

— Et comme fruits et légumes ?

— Des radis.

— C'est tout ? Juste des radis ?

— Ouais.

Le menu était le même de semaine en semaine. J'avais depuis longtemps abandonné l'idée de proposer des variations ou des changements à cet ordre gastronomique établi et immuable. Il me suivait en se traînant les pieds comme un zombie dans les allées suréclairées et en arborant un air de profond ennui, mais, lorsque nous faisons la file pour payer, il sortait inmanquablement de sa torpeur, excité par la proximité des autres clients et de la sortie. Il se remettait aussitôt à seriner ses remarques méprisantes : « Hein, regarde ça la pitoune en bikini sur le magazine, est pas gênée. C'est le genre à se faire pogner le cul par n'importe qui j'te gage. Faut dire qu'est ben faite par exemple. En tout cas, moi j'y apprendrais comment se respecter, ha ha ! » Et son rire gras finissait toujours par se muer en une toux creuse et persistante. Notre tour

venu, il ne saluait pas la caissière, il jetait son argent sur le tapis roulant de caoutchouc duquel elle devait décoller les pièces de monnaie une à une et il lui arrachait la facture des mains pour la passer scrupuleusement en revue, soupçonnant une erreur de prix pour chaque article qui y était affiché. Il plissait les yeux et prenait son air mauvais : « La moutarde était pas à 2,29 \$? Me semble que c'était pas 2,99 \$ le prix. » J'arrivais une fois sur deux à le convaincre de ne pas faire appeler un commis pour une vérification. Quoi qu'il en soit, ça, ce n'était que la version édulcorée et faible de fin de vie de mon père.

Jusqu'à ce que j'aie quatorze ans, il m'avait impressionné. Il parlait fort, riait fort, baisait fort, se fâchait fort, se faisait respecter par tout le monde et connaissait tout. Mais ma perception de lui avait changé du tout au tout lorsque je l'avais vu par hasard sortir du seul bar de danseuses de la ville suivi d'une blonde à la démarche instable un après-midi d'été où il était soi-disant allé jouer au golf. Je ne l'avais pas reconnu immédiatement, car il avait la même gueule que les hommes que je voyais souvent tituber hors de ce bar et que j'imaginai être des sans famille, des désœuvrés et des clodos. Le soir même, en le voyant tripoter ma mère et se poulécher la moustache, je savais que mon papa était mort et que je devrais m'habituer à vivre avec un type douteux dont il était préférable que je ne tire rien. Mon changement d'attitude envers lui avait été spectaculaire. Ça avait passé sur le compte de la crise d'adolescence.

C'est à cette même époque que j'ai fait la connaissance de Jimmy, un grand gars efflanqué au regard clair. Je l'attendais après l'école et nous montions dans sa chambre pour jouer à Risk en écoutant du Metallica. Son père était le plus souvent assis dans le sofa devant la télévision et ne se contentait que de lever le bras mollement pour nous saluer sans quitter le petit écran des yeux. Gros bonhomme suintant, sans chandail, les pantalons déboutonnés, affalé dans un nuage de fumée opaque. C'est grâce à Jimmy que je pus constater que, les soirs où mon père devait être à ses réunions des AA comme il le disait à ma mère, il les passait plutôt à fumer des joints en écoutant des films 3X que lui et le père de

mon nouvel ami commentaient à tue-tête en riant comme des attardés. Il avait osé une seule fois me proposer de me ramener à la maison, mais avait probablement saisi l'ampleur de mon dégoût à la tête que je lui avais faite. Il ne me l'avait plus jamais offert.

Je lui en voulais à mort. Je m'en voulais d'avoir adulé ce pauvre con qui me prenait sur ses épaules au centre d'achats quand j'étais petite et qui partait à courir en criant : « Attention, je transporte une petite bombe, ça va sauter bientôt ! » Je m'habillais de noir de pied en cap pour faire le deuil de mon enfance, ce qui me valait de subtiles remarques de mon paternel, du type : « Coudonc, t'en vas-tu à un enterrement ? Mets-toi donc un col roulé un coup parti. T'es aussi sexy qu'une brique, pas étonnant que t'aies pas de chum. » Je commençai à ponctuer mes phrases de mots qu'il ne connaissait pas histoire de le faire enrager, ce qui me valait des « Crisse tu te penses plus intelligente que tout le monde avec tes mots à cent piasses ? C'est pas comme ça que tu vas te faire des amis, le monde snob, ça crève tout seul. »

C'est en juillet que mon père est mort. Ses derniers mots à mon intention ont été : « J'aurais juste voulu que tu sois normale ma p'tite fille. Juste normale s'tie. » Dans le miroir de la salle de bain de l'hôpital où je m'étais réfugiée pour pleurer en paix, j'étais grande, les cheveux courts bleachés, un piercing au sourcil, les bras tatoués, mais surtout, ce qui ne se voyait pas dans la glace, mais qui avait dévasté mon père, j'aimais les filles.

Le deuil avait été plus dur que je ne l'avais imaginé. Je rêvai de mon père chaque nuit pendant des mois entiers. Parfois il était tendre, parfois il était grotesque, mais c'était toujours bien lui, dans toute la splendeur de son arrogante ignorance.

*

C'est l'odeur du steak haché qui m'a prise à la gorge le 2 août. Mon nouveau voisin de l'appartement du dessous était un carnivore de premier ordre dont le rire retentissant faisait trembler mes murs. Les premières semaines, je vaporisais compulsivement du parfum d'ambiance dès

que je mettais le pied chez moi et que l'odeur âcre du gras de bœuf chauffé s'insinuait dans chaque parcelle de mon être. J'entendais chaque jour le nouveau locataire jurer comme un charretier, s'égosiller contre la société, roter sourdement, parler de sport avec d'autres hommes en écoutant du Led Zeppelin en boucle et en fumant des clopes jusqu'aux petites heures. Et, chaque jour, les effluves rances en provenance d'en bas me replongeaient dans mes souvenirs du père, dans tout ce qu'il avait été et dans sa nouvelle absence.

J'ai fini par croiser celui qui m'empêchait la vie en revenant du travail un soir. Il s'appelait Gaétan, comme de raison, était court sur pattes, costaud, doté d'un ventre proéminent, et son regard ne tenait pas en place. Un vrai «sanguin», comme ma mère qualifiait les hommes en proie à une agitation constante. Il m'avait saluée de loin en agitant la main et en me criant son nom tandis que je verrouillais mon vélo vêtue de mon kit de la parfaite cycliste, cuissards et casque compris.

Puis un soir, en rentrant chez moi et en étant une fois de plus happée par l'indécrottable fumet de viande cuite dans l'huile sur fond de cendres refroidies de vieux cendrier, je fus prise d'un accès de nostalgie sans précédent. Je fouillai dans ma garde-robe pour trouver la petite jupe rouge que je portais parfois pour émoustiller Mélissa, j'enfilai des souliers à talons, une chemise entrouverte sur un décolleté plongeant, une veste à manches longues pour cacher mes tatouages et mis du rouge à lèvres urgence pompiers. Je descendis l'escalier en colimaçon non sans peine et sonnai à la porte de Gaétan le cœur battant. Il ouvrit et hésita quelques secondes avant de s'exclamer de sa grosse voix joviale: «Ayoye, qu'est-ce qui se passe, tu t'en vas à un mariage ou quoi? J't'ai pas reconnue tout de suite!» Je lui répondis que je voulais simplement lui emprunter du beurre. N'importe quoi. Plus personne ne s'emprunte du beurre de nos jours, mais c'est la première idée qui m'était venue à l'esprit et j'avais décidé de passer en mode instinctif; ne pas trop réfléchir, mais agir au plus vite. Il me toisa sans gêne et me répondit: «Ben oui, ben oui, pas de problème ma belle» en dévoilant de petites dents grises carnassières. Ayant déduit son âge de

visu, je m'étais outrageusement aspergée d'eau de toilette *Anais Anais* de Cacharel en me disant que j'avais une chance sur deux qu'une de ses ex l'ait portée étant donné le fulgurant succès commercial de cette fragrance dans les années 1980. Je me levais le cœur. Impossible qu'il ne commente pas mon sillage à la limite du supportable et, tandis que je le suivais pour aller dans la cuisine, il se retourna et me dit : « Tu sens bon en tout cas. Je connais ça cette odeur-là, ben oui, ben oui, c'était le parfum d'une de mes premières blondes, wow, c'est fou. Trois ans qu'on a été ensemble. C'était dans le temps du *spray net*... ça fait un boutte. C'était une belle fille. Ayoye, c'est fou ça. » Et, pendant qu'il se dirigeait vers le frigo, troublé, je me félicitais d'avoir réussi à le rendre nostalgique à son tour. Nostalgique de la jeunesse et de ses relents de fête artificielle alors que lui me polluit la vie avec ses bouffées d'animaux cuits et de père mort.

Il me tendit le bloc de gras salé de ses doigts potelés tandis qu'un animateur survolté s'époumonait à coups de « ça a-tu du bon sens » dans sa télé 54 pouces. Alors que nous étions tous deux momentanément absorbés par cette montée de lait monumentale que nous projetait le grand écran, Gaétan se tourna vers moi lorsqu'une pub se mit à nous montrer des automobiles qui roulent vite et me demanda de but en blanc : « Pis toé, qu'est-ce que t'en penses de la campagne électorale, pis des manifs étudiantes, pis de tous les maudits pelleteux de nuages ? » Je me crispai sur le coup. C'était LA question, celle qui divisait ou rassemblait, celle qui ferait en sorte que je serais de son bord ou de l'autre, celle que mon père ne m'avait jamais posée, sachant trop bien que je m'inscrivais en faux par rapport à toutes ses opinions. Je fixai un instant mes souliers et me détendis. Je connaissais trop bien la réponse qu'il voulait entendre. J'affirmai avec mon sourire le plus charmeur : « J'm'en câlisse. » Son regard s'illumina et il me dit : « Ben toé pis moé on va ben s'entendre j'pense. J'suis content d'avoir une bonne fille comme toi en haut de chez moi. La fille d'avant était vraiment pas normale, une vraie folle », et il fit claquer sa langue contre son palais. Il me proposa presque timidement de venir prendre un verre avec lui un de ces quatre, son

regard passant frénétiquement de mes yeux à mes seins, ce à quoi j'acquiesçai poliment. Je lui fis remarquer sur un ton désinvolte que les appartements étaient vraiment mal isolés et que je sentais beaucoup les odeurs de cuisine et il s'empressa de répondre que sa hotte était brisée, mais qu'il demanderait au propriétaire de la faire réparer au plus vite. Satisfaite, je remontai chez moi en laissant une puissante empreinte olfactive de bas étage.

Assise à la table dans ma cuisine, je réfléchis de longues minutes avant de composer le numéro de Mélissa. J'allais lui proposer que nous emménagions ensemble dans le bas de la ville. Au son de sa voix, mes doigts se décrispèrent de la livre de beurre que j'avais tenue fermement tout ce temps, sans m'en rendre compte, déformée sous l'emprise de ma main gauche dont l'intérieur était maintenant tapissé d'une mince couche de gras. Je l'essuyai sur ma jupe rouge que je me jurai de ne plus jamais porter, sous aucun prétexte. L'avoir voulu, j'aurais pu être cette fille-là. RIP pour de vrai papa.